

## II

Résolu, je désertai ma campagne et dirigeais mes pas vers la ville de Clermont-Ferrand où je trouvais refuge chez Marie, l'une de mes sœurs. Le dépaysement se fit sentir dès les premiers jours : adieu nature, calme et air pur ! Dès mon arrivée, je fus accueilli par le bruit et la pollution.

Après trois mois, en travaillant de droite à gauche, je réussis à louer une petite piaule. Mais très vite, il devint difficile de dégoter autre chose. Les galères, le chômage, les virées entre les copains et l'ennui firent rapidement partie du quotidien. Comme la plupart des jeunes, je m'encrotais dans une existence routinière dénuée d'ambition.

Ayant fait quelques économies, en été 1987, je décidais de changer d'air et de rendre une visite surprise à ma mère, que je n'avais pas revue depuis un bail. Ce n'était pas la première fois que je voyageais en Algérie. Enfant, nous y allions souvent en vacances, et à l'époque, vu mon jeune âge, la seule chose qui m'importait était de m'amuser.

Toutefois, un évènement douloureux datant de cette époque est resté gravé dans ma mémoire. Ce fut le jour de ma circoncision. À l'hôpital, je me trouvais allongé sur une table, les bras et les jambes plaqués ; j'étais immobile comme un animal que d'autres s'apprêtaient à immoler. À la vue des bistouris, la frayeur se répandit dans tout mon être. Puis, sans aucune anesthésie, on procéda à ma circoncision. La douleur fut intense, insoutenable.

Mes cris traversèrent les murs et se répandirent dans toute la ville. J'étais inconsolable tellement la douleur me transperçait à vif. Je n'avais jamais autant pleuré ni hurlé de ma vie. La souffrance avait atteint son paroxysme ! À un mètre de moi, mes yeux se fixaient sur une paire de ciseaux, pour mettre fin à mes jours. Ce fut atroce !

Le bon côté des choses fut qu'au cours de ma convalescence, beaucoup de gens me visitèrent et me donnèrent de l'argent ; cela aussi faisait partie de la tradition. En une seule journée, j'étais devenu le bambin le plus riche de la ville et prenais plaisir à palper tous ces billets entre mes doigts. Le tintement des pièces offraient une douce musique à mes oreilles.

Mais le sourire disparut rapidement lorsque, quelques jours plus tard, il fallut me retirer le pansement recouvrant ma blessure. Là encore, l'expérience fut des plus douloureuses.

Ayant grandi, je portais un regard neuf sur l'Algérie et, à dire vrai, la vie dans ce pays ne m'emballait pas trop. Il y faisait très chaud, et surtout, la ville présentait une absence totale de divertissements. Les garçons ne pouvaient jamais côtoyer les filles, car c'était pratiquement interdit et cela me contrariait parce qu'en France, j'avais toujours eu des amis des deux sexes. En d'autres termes, je devais faire face à un véritable choc de cultures !

Quand je parlais de la France avec mes cousins, je voyais que leurs avis étaient partagés. Certains rêvaient d'atteindre l'Eldorado français ; leur Amérique se trouvait juste de l'autre côté de la mer méditerranée. Tandis que pour d'autres, la France, sa liberté, ses diversions, sa mentalité étaient le summum de la débauche.

Dans ce pays, la religion musulmane était appliquée de manière très stricte. Mon père était un ardent pratiquant, mais il ne nous avait jamais imposé sa religion à la maison.

Au cours de mon séjour, je fus surtout attentif à passer du bon temps avec ma mère. Elle me mijotait avec amour des plats dont elle seule avait le secret. Comme sa cuisine m'avait manqué ! Quelle nostalgie ! Je ne perdais aucune miette ni des délices dont mon palais se délectait ni de sa présence si affectueuse et si attentionnée. L'amour d'une mère n'est-il pas le plus beau cadeau qu'un homme puisse recevoir ?

Les journées étaient plutôt fastidieuses ; avec mes cousins, nous passions notre temps à la piscine à cause de la canicule. Un jour, nous visitâmes le Douar, un endroit éloigné de tout, où étaient nés mes parents. Dépeuplé depuis des années, le lieu renfermait à peine quelques maisons en ruines, disséminées au milieu d'une plaine aride. Elles étaient faites de brique de terre. Il n'y avait plus rien, c'était sec, mais devant ce paysage de désolation, je restais malgré tout impressionné et ému, car même si j'étais né en France, je comprenais que c'était le lieu de mes origines. Mes cousins m'amènèrent aussi dans un lieu nommé « les portes du Sahara », là où commençait le grand désert d'Algérie. Un soleil enflammé et brûlant, du sable à perte de vue jusqu'à l'horizon, tel était le décor. Un panorama époustouflant ! Même s'il faisait 50 degrés.

Après trois mois passés en Afrique du nord, j'embrassais affectueusement ma mère et, avec tristesse, retournais à Clermont-Ferrand et retrouvais mes vieilles habitudes.

Par la suite, je fis la connaissance de Philippe, un gars simple et sympa, avec qui je faisais de grandes virées en voiture. Un jour, en gentlemen, nous décidâmes de raccompagner deux filles chez elles. Mais, hélas, nous étions fauchés comme les blés et la voiture était à sec. Alors, l'idée nous vint de faire le plein et de partir sans payer.

À cette époque, j'étais loin d'être un bandit, mais je n'étais pas non plus un enfant de cœur. La misère, le chômage, l'esprit rebelle propre à la jeunesse, le manque d'identification, et aussi la pression sociale m'entraînaient tout doucement vers la dérive, comme une réaction à un mal de vivre chronique. Le fait d'être né en France de parents d'origine algérienne ne faisait-il pas de moi un véritable Français ? Même si légalement, j'étais un citoyen français, socialement, les choses étaient bien différentes. Et lorsque j'étais en Algérie, c'était pire encore. De par ma mentalité et mon éducation françaises, j'étais loin d'être considéré comme

un Algérien. C'est de ce manque d'identification dont je souffrais le plus car cela causait un mal être permanent.

Malgré cela, je n'étais pas violent, mais plutôt timide, m'adonnant quelques fois à quelques traits d'humour. Je me liais facilement avec les personnes, car j'inspirais confiance et n'aimais ni la malhonnêteté ni le manque de loyauté, surtout envers les amis. Mais de temps à autre, je faisais des choses que je regrettais par la suite, comme ce jour-là, à la station-service.

Après avoir fait le plein, Philippe s'approcha tout doucement de la caisse et, d'un coup, se mit à accélérer. Dans un crissement de pneus, la bagnole fila à toute vitesse. J'eus à peine le temps de me retourner et de remarquer que la caissière était déjà au téléphone. Cinq minutes plus tard, alors que nous n'étions pas encore remis de ce que nous avions fait, nous fîmes face à un barrage de police. Je fus très étonné de la rapidité avec laquelle ils étaient intervenus. Un agent nous fit signe de nous arrêter, mais Philippe monta sur le trottoir et prit la fuite. Je lui demandais s'il n'était pas un peu fou de faire cela, mais il ne m'écoutait pas. Les filles derrière étaient très affolées. Un motard nous prit en chasse, il arriva à la hauteur de Philippe et lui ordonna de s'arrêter. Mais ce dernier, comme s'il avait le diable aux trousses et plus tête que jamais, continua sa course effrénée. Soudain, le motard sortit son pistolet et tint Philippe en joue. Je lui hurlais de toutes mes forces de stopper, et enfin, il s'arrêta net. La panique était à son comble. Jamais, je ne m'étais imaginé atteindre ces extrêmes.

Les policiers nous passèrent les menottes et nous conduisirent au commissariat. Après les interrogatoires, je compris que Philippe avait volé la voiture, et me demandais de combien d'autres infractions il avait pu se rendre coupable. Les gendarmes ne me crurent point quand je leur expliquais que je n'étais pas au courant du vol du véhicule. Plus tard, lorsque Philippe avoua, ils me gardèrent seulement une journée, puis me relâchèrent. Par la suite, je n'eus plus jamais de nouvelle de lui.

Quelques jours après, fatigué de cette routine qui s'était de nouveau installée, je partis du côté de Lyon pour travailler dans les vendanges. Je réussis à me faire un peu d'argent, puis rattachais sur Clermont-Ferrand. Mais une fois de retour, le malaise revint aussitôt. Je ne pouvais plus rester là-bas, j'avais l'impression d'étouffer, je me sentais comme un animal en cage. Il fallait que je bouge, il fallait que je parte. J'avais envie de voyager, de connaître de nouveaux horizons. Alors je décidais de descendre vers le sud, car pour moi le sud était synonyme de soleil, de chaleur et de joie, tandis que le nord symbolisait le froid, la pluie, la grisaille et la tristesse.

Sous une impulsion soudaine, j'achetais un billet pour Perpignan. Sur place, n'ayant pas de pied-à-terre, je me dirigeais vers un kiosque et feuilletais un annuaire à la recherche d'un endroit où dormir. J'essuyais les refus de plusieurs foyers, mais fus reçu par l'*Arv en Ciel* où, à mon arrivée, on m'expliqua les règles à respecter. Un éducateur s'occuperait de moi ; il me chercherait du travail et, par la suite, garderait l'argent touché jusqu'à mon départ. Ce foyer était propre et les pensionnaires sympathiques. Le soir même, l'éducateur m'annonça qu'il m'avait trouvé du travail dans les vendanges, et que je commençais dès le lendemain matin.

Je travaillais donc quelques temps, histoire de me faire un peu d'argent. Je me fis de bons copains avec qui j'allais en discothèque ou en balade. Mais les jours passaient et la lassitude finit par me gagner à nouveau, je me sentais toujours aussi vide, toujours aussi insatisfait.

Un jour, arriva dans le foyer un gars vêtu comme un cowboy, avec chapeau et santiags. D'un naturel affable, il me raconta qu'il venait de l'île de Crête et qu'il avait travaillé dans les orangeries. Il ajouta que les gens étaient très *cools*, et l'endroit étonnant. Plus il me parlait de cette île, plus j'avais envie d'y aller. En outre, il m'expliqua qu'il était facile d'y trouver du boulot, précisant qu'il pourrait même me donner les adresses de personnes susceptibles de m'aider. C'est alors

qu'un dé clic se fit dans ma tête ; j'avais enfin l'opportunité de mettre les voiles, et de visiter de nouveaux lieux.

Le jour suivant, tout excité, j'allais dans une agence de voyage et achetais un billet pour Athènes. Une fois là-bas, je devrais prendre un bateau pour la Crête. Le billet me coûta 125 euros, ce qui, à peu de choses près, représentait l'ensemble de mes économies. Mais cela m'importait peu, car je voulais m'envoler, je voulais fuir la morosité de la vie. Mon train partait le lendemain à minuit et j'avais hâte de le prendre.

Pendant ma dernière nuit au foyer, je bavardais avec Valdez, un gars d'origine espagnole. Je l'avais déjà croisé plusieurs fois, mais n'avais jamais eu l'opportunité de discuter avec lui comme ce soir-là. Quand il sut que je m'apprêtais à partir pour la Crête pour bosser dans les orangeries, il affirma qu'en Espagne aussi, il était facile de travailler dans les orangeries, en particulier dans la région de Valence. Ces paroles ne me laissèrent point indifférent.

Je passais une nuit bien éprouvante. Je me retrouvais à la croisée des chemins, face à un cruel dilemme ! L'île de Crête ou l'Espagne ? Bien que j'eus déjà acheté le billet, je savais que je pouvais le changer. Il est vrai qu'aller en Espagne me coûterait beaucoup moins cher, mais l'avantage de la Crête était que j'avais des adresses où me rendre. Je cogitais toute la nuit et, au final, me décidais pour l'Espagne.

Pendant mes années au collège, j'avais un peu étudié le grec, ainsi que l'espagnol. Et si le grec était une langue qui ne m'avait jamais beaucoup attiré, l'espagnol, en revanche, me plaisait infiniment. C'est peut-être cet argument qui influença ma décision.

Au matin, je retournais à l'agence de voyage et changeais mon billet. Le trajet pour Valence ne coûtait que 25 euros. Avec ce qu'il me restait, je pus racheter au cow-boy sa tente de camping qu'il me vendit 15 euros. Malgré cette dépense, j'avais encore de quoi voir venir.

Au jour du départ, mon sac sur le dos, je pris le train et partis pour l'Espagne. Je m'affalais sur la banquette, les yeux rivés à la fenêtre. Alors que le paysage défilait à grande vitesse, je me laissais bercer par des souvenirs d'enfance qui refaisaient surface. Mon désir de voyager se concrétisait enfin !

Plus tard le train arriva à la frontière espagnole. Je descendis sur le quai et me dirigeais vers la douane. Une émotion incontrôlable m'envahit. Était-ce la réalité que j'étais en train de vivre ? Ou était-ce seulement un rêve ? Au fond de moi, j'avais peut-être peur de me réveiller et de découvrir que tout cela n'était qu'une farce. Mais si c'était vraiment la réalité, ne serait-ce pas une folie ? Qu'allais-je faire dans un pays étranger, où je ne connaissais personne, dont la langue m'était pour ainsi dire inconnue et où je devrais me débrouiller sans argent ?

Les questions étaient nombreuses, l'angoisse prenante, mais au fond, peu m'importait : je réalisais mon rêve d'enfant et, de ce fait, ce n'était pas le moment d'hésiter ni de se dégonfler. Ragillard, je me dirigeais d'un pas ferme vers la douane espagnole.